

RAYMOND QUENEAU

JOURNAL

1939-1940

SUIVI DE

Philosophes et voyous

TEXTE ÉTABLI
PAR A. I. QUENEAU
NOTES
DE JEAN-JOSÉ MARCHAND

nrf

GALLIMARD

AVERTISSEMENT

La partie du journal intime de Raymond Queneau qui est aujourd'hui présentée au public ne constitue un tout que par la contrainte des événements extérieurs : ce que Roland Dorgelès appela « drôle de guerre », c'est-à-dire la période 1939-1940.

A l'origine elle fut écrite sans idée de publication. Il s'agit d'un mémorial personnel vécu au jour le jour. Presque toute sa vie Queneau a consigné ses réactions quotidiennes. La sincérité et le primesaut font la valeur de ces pages, très étonnantes pour les lecteurs des poèmes et des romans, où Queneau — homme très secret — ne se livrait pas.

Le caractère « pour soi-même » de ces carnets rendait difficile leur édition sans un appareil de notes précisant le sens des nombreuses initiales, éclairant toutes les allusions. Quelques sondages auprès de personnes nées après la guerre ont révélé qu'elles ne savaient souvent pas de qui et de quoi voulait parler Queneau. D'où une abondance de notes qui agacera ses amis et ses fanatiques, mais nécessaires pour les autres. Je remercie tous ceux qui, rassemblant leurs souvenirs, ont bien voulu me préciser les faits chaque fois que j'avais un doute, et en particulier Michel Leiris, à la mémoire précieuse. Sans doute subsiste-t-il quelques erreurs, dont on voudra bien m'excuser.

Au moment où le monde va basculer dans la guerre,

Raymond Queneau est un auteur indépendant en vive réaction contre le surréalisme de sa jeunesse, dont il a fait une description amusée mais sévère dans *Odile*. Il fréquente la revue *Transition* dirigée par un Lorrain naturalisé américain, Eugène Jolas, et il envisage de devenir professeur de l'École bilingue où l'on enseignait en français et en anglais, fondée à Neuilly par le poète et sa femme Maria Jolas. Son idéal littéraire est en 1939 celui d'un classicisme « langagier » à la manière de Joyce. Poète, il se sent proche de Max Jacob. Il collabore à la revue d'un ami et collaborateur des Jolas, Georges Pelorson, *Volontés*, où Jules Monnerot va publier une enquête restée célèbre sur « Les directeurs de conscience ». Queneau, démobilisé, sera d'ailleurs professeur de mathématiques à l'École bilingue, fermée bientôt par Pelorson devenu un membre de l'équipe dirigeante à Vichy.

Tous ses articles de l'époque ont été recueillis dans les cinquante dernières pages du *Voyage en Grèce* (Gallimard, 1973). Le lecteur s'y reportera utilement. C'est également pendant la « drôle de guerre » que Raymond Queneau publie, dans *La Nouvelle Revue Française*, *Un rude hiver* qui assoit son autorité auprès des gens de goût. Bientôt Gaston Gallimard lui demandera d'être plus qu'un traducteur et un lecteur : un des conseillers de direction de sa maison.

Nous avons ajouté à ce journal un texte, *Philosophes et voyous*, qui se rapporte à la même époque et qui avait été publié dans *Les Temps Modernes*.

Jean-José Marchand

Journal 1939-1940

CAHIER
du 5 juillet au 23 août 1939

Mercredi 5 juillet. Dieppe 11 h 30. Mme Nelson ¹ * nous attend. Déj. at Nelson's. On s'installe.

Jeudi. Bain à 4 h. Explor. de Varengeville.

Vendredi. Hirsch ² téléphone. Montaigu ³, Blum ⁴, Church ⁵: pur-fil. Monnerot ⁶, Kahn ⁷, Mary Reynolds ⁸: alfa. Cassou ⁹ renvoie mss *Un rude hiver*. Balade avec J.M. ¹⁰. Je me baigne seul sous la pluie. S. ¹¹, M.C. ¹², M.L. ¹³, et Z. ¹⁴ arrivent vers les 11^{1/2}/12.

Samedi. Matin. On va chercher Moré ¹⁵ à la gare. On déjeune tous (7) au Clos des Moustiers. Repos. Balade (inverse de celle d'hier). Bain. Cidre chez les Nelson. Tous dînent ici.

Dimanche. Déjeuner bis au Clos. Apr. midi: manoir d'Ango. Bain seul. Tous dînent ici, tard. Les Nelson passent.

Lundi. M. Leiris et Z. partent le matin. Déj. à Dieppe avec Moré (on était allé avant au château d'Arques). Il part vers 3 h. Simone et M. Collinet partent vers 7 h.

* Les notes sont regroupées en fin de volume, page 239.

Mardi. Bain à 6 h. Autrement travail (pour article *Volontés*)¹. Poèmes.

Mercredi. Bain à 5 h. Vu les Nelson.

Jeudi. Id. – Lettre de Paulhan ce matin; téléph. à Hirsch; télégr. de Hirsch. En face des voisins s'installent avec leur TSF. Ils s'appellent Haussmann, paraît-il.

Vendredi 14. Le Bruit et Le Malheur. Du Voisinage. Cette déveine m'accable. Épreuve. C'est sans doute cela qu'il me faut. Et l'analyse? (au fait il y a 4/5 jours écrit à Mme L.²) A quoi sert... Cinq ans³. Et maintenant ce découragement, ce désespoir. A quoi ça sert? Que j'écrive, que je travaille; malgré tout.

Tentation? Ou bien si vraiment cette épreuve est une bénédiction.

Autres soucis : l'école; en serai-je capable; suis pas très fort en grec, en géométrie. Et j'ai 36 ans. A mon âge apprendre un métier. Les 50 livres anglais envoyés par Seeligmann⁴. Toutes ces lectures à faire et l'article s/ Conrad et l'article pour *Volontés*. Découragement. Et la question publi-roman dans NRF. Et pas encore gagné à la Loterie. Distraction : Le *Journal* de Gide.

P. 556 du *Journal* de Gide : L'avance de l'heure et les conversations ineptes. En parler si je parle du temps.

Cette après-midi promenade avec les campeurs amis de J.M. Braves gens qui sentent un peu mauvais. Ça me distrait de mes malheurs. Le matin : cérémonie mt aux morts. Le maire, les pompiers, la pompe.

Samedi 15. Bain le matin. Grec, Gide, un roman policier.

Dimanche 16. Pourville. Pluie. Grec.

Intéressé par : Journal Moré ¹

Journal Gide.

1° le journal évite-t-il l'autobiographie dans le roman?
Alors tant mieux.

2° il n'est pas si facile de noter l'important.

Bu très peu (d'alcool); couché assez tard (circ. 1 h.)

Lundi 17. Fourbu – un mot que je n'ai jamais employé. Ces derniers matins, je me réveille fourbu. Pourtant quasi pas de sport, fais pas l'amour, bois pas. Serait-ce que je me couche tard.

Arrivée des P. ².

On va les chercher.

J.M. pisse au lit; hier, insupportable. Lui ai foutu une claque. Ah, pédagogie.

(9 h.)

Pluie énorme au départ. Déjeuner avec P. et M.P. ³ à Dieppe. M'achète des gros souliers de chasse. Enchanté; ce soir, ai des ampoules. On a été voir les Nelson.

Content maintenant de la visite des Pelorson; mais n'aime pas ses « pointes » réactionnaires.

Mardi 18.

Bain 12/1. Déjeuner (crémaillère pendue) avec les Nelson et les Pelo. Promenade le long de la plage. Pelo s'en va. Dîner (Marcelle reste).

Mercredi 19. Lettre de Mme Jolas¹. Confirmation². 2 400 p. mois = 21 600 † 12 = 1 800 – Bain 12/1. Promenade 5/8 à travers champs vers Ouveille.

Paris. Jeudi 20. Lettre de Paulhan. Téléphoné à Hirsch (service de presse). 35 kgs de livres anglais arrivés. Bain 12 h., fortes vagues. Hier pas mal nagé mais je n'ai plus de souffle. Je pars à 7 h 02. Je commence dans le train à lire *Moby Dick*³. Rue C.P.⁴. Je ressors vers 11 h 30; mais il n'y a plus de séances de nuits au Normandie, ni à Radio-Cité. Je rentre. Station au *Progrès* pour un sandwich (jambon excellent); j'aime beaucoup cette terrasse.

Hier, bien content d'arriver à Paris. Mais pas trop grand étonnement de m'y retrouver. Depuis 1 an ou 2, ainsi souvent cette impression d'avoir passé sur un « plan » plus élevé, cette impression de sagesse, cette impression que j'ai atteint un état que le pire ne peut atteindre même s'il atteint – et qui sait, détruit et décompose – le reste de mon individualité.

Ce matin (vendredi 21), vais chez le coiffeur.

Au coin de la rue de Miromesnil, près de l'Élysée, il se met à pleuvoir. Rencontre de Derain. On parle de la pluie, de Varengeville, de Balthus (en Savoie⁵, ainsi que Breton et d'autres : « qu'est-ce qu'ils vont faire de mon Balthus?⁶ »); on se perd dans la généalogie⁷ des Klossowsky et des Balthus. La pluie cesse. Je dis à Derain que je vais à la Galerie Simon⁸:

– Tiens ça existe encore... Le père Simon... ils ont toujours Togorès⁹.

– Oui. Et Masson¹⁰.

– Ça c'est con, c'est emmerdant. Il croit casser tout et c'est d'une banalité folle.

Avant lui parle de Nelson : – Il est royal celui-là.

Lui promets de lui envoyer mon dernier livre.

Vendredi (suite). Il est 1 h.

Après j'ai fait des courses. Acheté un croquet, des bottes pour J.M., etc. Rentré rue C.P. avec des tas de paquets. Ressorti. Cinéma (Paris-Soir av. des Ternes). Revue du 14 Juillet. Magnifique (les Anglais, la Légion, la ligne Maginot, le 8^e Zouave – tiens, mon ancien régiment) Magnifique, les militaires. Que deviendra-t-on lorsqu'il n'y aura plus de défilés militaires? Que sont devenus les gens lorsqu'il n'y a plus eu de jeux de cirque? Et *Avant*, y avait-il des militaires?

Toujours mon regret de n'avoir pas été dans les C^{ies} Sahariennes ou de n'être pas parti avec le 66^e Marocains au Levant. Regrets.

Avant, tout un lot de dessins animés, un certain nombre en couleurs.

Il y avait pas mal de monde dans ce cinéma (et des applaudissements).

Ensuite je « perds » pas mal de temps chez Gibert à lorgner des textes grecs; finalement n'en achète aucun. Ensuite NRF. Je fais mon service ¹. Puis longue conversation avec Hirsch: rien à faire pour 3 publ. ² dans NRF; me prie de refaire ma prière d'insérer. Il espère qu'avec *Un rude hiver* on va « démarrer » Queneau. A deux doigts que les sélections Lardanchet ³ choisissent ce roman... Alors...

Me raconte des anecdotes :

Cocteau arrive dans une somptueuse auto devant le Balzac du bd Raspail. Regarde. Jette 2 sous devant et s'en va. « Abominable » qu'il dit.

On parle de Gide.

Il m'apprend que la fille de Mme Theo van Je ne sais quoi ⁴ a réussi, à merveille, à se faire faire un enfant par Gide. C'est la Catherine du *Journal* (l'enfant). La femme est maintenant madame Herbart ⁵. Me raconte aussi :

Gide (vers 25, après publ. *Si le grain ne meurt*) arrive en larmes rue de Grenelle. Souday ⁶ a parlé de son livre dans *Le*

Temps et Mme Gide y est abonnée... Elle va s'apercevoir que, etc.

S/ Paulhan. Le *Journal* de Gide vient de paraître. Dans le bureau de Paulhan, chacun s'empresse et regarde son nom. Benda arrive. Paulhan : on va voir ce que Gide dit de vous. Benda consent. On regarde : Gide n'en dit que du bien. Mais Paulhan : « Regardez, Benda, p. 250 (p. ex.)... p. 1250... il est resté 15 ans sans parler de vous ¹!

(Vérifier les pp. et les dd.)

Je m'aperçois qu'il est 8 h. 30. File chez Francis pour écrire un mot à Paulhan et avaler un Pernod. Dîner chez les Leiris.

Samedi. Ce matin, lever 8 h.

Courses, coiffeur.

Je retourne voir la revue du 14 Juillet dans un cinéma d'actualités. Prends l'autorail de 1 heure. Deux heures, seul, à Dieppe : la plage – quelle horreur; comprends que je n'aimais pas celle du Havre (les cabines sous le casino, devant 15 mètres de béton, à 100 m. de la mer. Ici.)

Quelques vieilles rues et le port.

Rentrée à Varengeville à 6 h. Pelorson est là. Ils dînent chez nous.

Suis décidé, maintenant, (revirement), à ne pas laisser Paulhan faire des coupures.

Commencé à lire Dabit ², *Journal*. Avec sympathie.

Dimanche. Le matin lettres à Paulhan (je refuse les coupures), à Hirsch (refait ma prière d'insérer, grâce à Janine), à Gaston Gallimard, à Dumay ³. Déjeuner au Clos avec Pelo et Marcelle ⁴. Promenade au phare d'Ailly. On visite. Pelo. part, à 7 h. Marcelle reste dîner chez nous. Journée plutôt morne.

Lundi. Journée froide et pluvieuse. Spectacle de l'ennui de M.P. Grec et lectures. Fini le *Journal* de Dabit.

Il y a s/ la cheminée 80 livres anglais à lire, pour Gallimard; et je dois apprendre le grec, la géométrie, la géographie générale (!!) – pour l'enseigner à l'école Jolas¹.

Je crois que je n'écrirai pas cette suite à GDP². Mais un roman simplement roman. Peut-être « picaresque », « à tiroirs » – selon l'ancienne technique. Pensé à ce titre *Le Haut-Mal*³ – l'épilepsie, les « expériences » de déjà-vu; et *La Chasse de Dieu*. Ou encore : la vieillesse.

Il est près d'une heure (du matin). Le vent souffle. Il fait froid. Je n'ai pas sommeil. J'aime ces soirées, ces nuits – cette table où j'écris, ce silence. Toucher du bois (je le fais); je redoute mes voisins, leurs cris, leurs TSF.

Écrit ce matin à la tante du Havre; à Héliou⁴. Je lui parle de « ma voie ». Quelle? Certes, la transcendance.

Mardi. Le matin, rencontre Nelson qui part pour Dieppe, vais voir Miró⁵, puis M.P. L'après-midi, commence la partie en prose de *Gueule de Pierre II* (le monologue de Paul : La Sœur des Fétiches). Vers 5 h., bain (soleil, grosses vagues). Les Miró viennent nous voir avant, M.P. après le dîner.

Il n'est que 11 h.; ce soir, je me sens fatigué. Pourquoi?

Commencé GDP II sans enthousiasme; et cependant cette impression de désœuvrement si je n'écris pas (une œuvre).

Commence à moins me soucier d'être fin prêt pour l'école J. Cela vaut mieux.

1932. Un soir qqe temps avant de partir nous étions Janine et moi chez Desnos. Desnos tirait les cartes. Dans mon jeu, il trouva deux rois de trèfle (lequel me représentait); et je dis : « Jamais je n'ai eu autant envie de changer. »

26 juillet. Nous allons à Ouville-la-Rivière (nos 12 kms en 2 h 1/2).

L'image de la spirale : dans ma lettre à Hélion (hier), je lui reproche cette volonté de « développement » et la compare à une spirale qui s'enroule autour d'un point sans jamais l'atteindre. Aujourd'hui, dans Jouhandeau (p. 56, *De l'Abjection*), je lis : « L'âme depuis notre naissance parcourt des cercles de plus en plus larges. A la fin, elle échappe à tous plus lestement. » C'est l'inverse.

Image : un point qui décrit des spires de rayons de plus en plus grands – un point qui s'étend comme une tache d'huile – un point qui décrit une conchoïde...

27. Beaucoup de grec. Travaillé cette a.m. à GDP¹.

Vendredi 28. Rêves (voyages au Havre, maisons terriblement misérables, Louis Piel², etc. – transposition de mon récent voyage à Paris : horaire, etc.)

Matin : Longueil et Ste Marguerite. A.M. Plage (marée basse).

G.D.P.; grec; lectures.

Samedi 29.

Bain le matin. Travaillé à G.D.P. (p. 10). Grec. Lectures. Soucis pédagogiques »...

Miró; Nelson avec des dents en moins ce qui lui fait une drôle de gueule; M. Pelorson malade; des arrivées annoncées : Pierre Matisse³, Duthuy (ou it?)⁴ Georges Pelorson.

S/ la plage ce matin : je ne nage plus bien, je manque de

souffle maintenant. D'ailleurs, à peu près personne ici ne sait nager. De plus, la plupart des femmes bien mal foutues. Curieux. Mais tout le monde à l'air heureux. Why not? Et la baignade des mémères, les filets à crevette. Autrefois, ça m'aurait fait vomir de mépris. Comme je m'en fous maintenant.

Il est minuit 3/4.

Dimanche. Bain le matin. GDP (p. 12). Grec. Lectures.

Lundi. GDP (p. 13). Grec. Lectures. La Plaine. Pelorson.

1 août. (10 h. matin). Rêves : Une colline où se prépare une statue (buste d'homme) en galets, briques, etc. style des bas-reliefs dans le parc des Gobelins. De la pente de cette colline, on voit des forêts, des plaines, des villages (comme promenade hier; mais mes pas sont plus grands)... J'habite une petite ville. Je suis parti de chez moi. J'arrive chez un ami, dans une autre petite ville voisine. C'est chez P. ¹? Il y a là 3 jeunes gens (et P.) Je me souviens alors que j'ai oublié ce cahier-ci. Je dois aller le rechercher, car on y trouverait l'explication de ma fuite. Comment faire. Prendre un taxi. Où les autres vont-ils dîner. On peut peut-être passer par là. Ils ignorent le chemin. Je montre la route belle et goudronnée. Un autobus passe avec des noms de marques d'autos au lieu de destinations; c'est pour les ouvriers qui travaillent dans ces usines. Un des jeunes gens me montre un bas-relief. Avant : je me souviens plus nettement. Dans la pièce avec Pelorson, il y a Caillois ². Je sors un paquet de

cigarettes de ma poche, pour en offrir. Elles sont cassées ou à moitié vidées.

Puis : ... nous nous sauvons. Traverser une maison. On se trouve devant le Palais de Justice. Genre farce d'étudiants. Il semble qu'on reconnaisse les fuyards à la couleur de leurs souliers; les miens ne sont pas rouges, mais bruns. Je m'échappe...

Que faire de ce rêve? Suis-je capable d'interpréter? Je le devrais après 5 ans (cinq ans) – non *Six!!!* ans d'analyse¹. Mais 1° je m'en fous.

Ces cahiers de pré-analyse, auto-analyse à La Ciotat II (31). Les ai relus. Aveuglement; mais point si sots.

Evidemment, ici : l'idée de fuite. Cette maison qui est à louer ici, non meublée; qui intéresse Janine. Moi, je n'en veux pas. Pas de maison.

Les cigarettes. Je ne fume pas. Le sens de « fumer » dans le journal du pasteur des *Faux-Monnayeurs*. Ici, déchiquées, vides. N'intéressent pas les autres jeunes gens. Homosexualité.

Sens homosexuel des gaines. Dernière partie de mon analyse. Mais je n'y crois pas!

Faudra-t-il reprendre les séances?

Fuir aussi l'analyse.

Caillois : conversation d'hier soir avec Pelorson. Il a vu Bataille², le congrès. Pelorson ne voudrait pas parler sous la présidence de Caillois. Misogynie de Caillois. Petit névropathe.

Fuite, mais qqe chose me retient, me fait revenir en arrière : ce cahier même. Qu'est-ce? Le passé un peu coagulé. Mes vieux « complexes »?

Pendant à la fin je m'échappe. Mais ça a l'air d'une farce.

Les souliers. Naturellement les gros souliers que j'ai achetés à Dieppe. Les godillots sont lourds dans le sac. Les militaires. Le défilé du 14 Juillet. Rêvasseries avec les

Compagnies Sahariennes comme objet (j'avais, à Batna, demandé d'y être envoyé). La Légion : sujet de conversations récentes, avec Pelorson, avec Leiris, avec Janine. Les gens qui fuient à la Légion. Ce type dont on a publié des poèmes dans *Volontés*¹ et qui s'est engagé dans la Légion; ce légionnaire qui a écrit à Leiris s/le sacré dans la vie quotidienne.

Platon. Ces dialogues pédérastiques. Le *Journal* de Gide. *L'abjection* de Jouhandeau : encore de l'homosexualité. Dans le rêve : mes souliers sont d'une couleur différente. Mais ne déteignent-ils pas?... Déguisement grâce auquel je m'échappe...

(22.30). Travaillé à la page 14. Grec. Lectures.

3./7. Une 15aine de kms. Manoir d'Ango. Tous les Mesnils. (Pause : révisé des listes de mots grecs, puis m'endors à moitié). Longueil (visité l'église. XVI^e s. Petits bas-reliefs analogues à ceux de l'église de Varengeville. Chaperons de la confrérie de St Nicolas). Quiberville (villas, cabines de bains, etc. Je ris tout seul en voyant cela, je jubile. Tout à fait miteux, pire que Pourville). Ste Marguerite (visité l'église. XII^e s. en partie. De l'autre côté petits bas-reliefs comme plus haut – notamment un Janus tricéphale). Varengeville.

2 août. Bain le matin, Dieppe l'a.m.

GDP p. 14. Grec. Histoire.

Une dame et son petit garçon.

3 août. Matin, pluie « Visites ». A.m. promenade dans la Plaine avec les Pelo.

Travaillé à mon article. Grec, histoire, pas de G.D.P.

Étoiles.

4 août. Bain à midi. Fin de l'a.m. chez les Nelson ¹ avec Miró. Pluie.

Fini article. Histoire. Peu de grec. Pas de G.D.P.

Lettre de Paulhan (*Un r.h.* doit paraître dans la *NRF*) ². Ce matin je me souvenais de rêves. je suis avec Piel dans une brasserie. Un violoniste ultra-virtuose. On sort. Dans la rue, avec P., on parle du passé. Quand on était étudiants. Avec combien d'argent, nous amusions-nous. Je fais des calculs. 50 francs par semaine. On ne dépensait pas plus de 30 francs dans une soirée.

Le plus étonnant c'est d'avoir une conversation avec Piel s/ ce sujet. Son panari (avant de partir). Le jeune Champetier de Ribes ³ ici qui s'est cassé la figure et a la main bandée. D'où : parti d.p. et Moré, lorsqu'il avait les doigts pourris.

J'en arrive rapidement là...

5 août. Jean-Marie déjeune avec le petit et Mme Vedrès ⁴. Dîner (crémaillère) chez Miró, avec Nelson, etc. Pas de GDP, peu de grec, histoire.

6 août. Déjeuner avec les Pelo. Jean-Marie va à Berck avec les Vedrès. Vers la fin de l'après-midi, chez les Nelson. On joue au badminton; so do I. Les Pelo. passent après dîner.

7 août. Départ avec les Nelson. On s'arrête pour pisser à la limite de l'Eure et de l'Oise. F. Léger a écrit à Nelson qu'il voudrait que je lui fasse un article dans les *Cahiers d'Art* ⁵. En 2 h. 1/4 on est rue Casimir-Pinel. Au revoir. Je me précipite ensuite au Balzac voir : *You're a Sweetheart (Millionnaire à crédit)*.

Après, je passe à la N.R.F. voir Hirsch. Tout va bien pour

RAYMOND QUENEAU

Journal 1939-1940

suivi de

Philosophes et voyous

La partie du journal intime de Raymond Queneau qui est aujourd'hui présentée au public ne constitue un tout que par la contrainte des événements extérieurs : ce que Roland Dorgelès appela « drôle de guerre », c'est-à-dire la période 1939-1940.

A l'origine elle fut écrite sans idée de publication. Il s'agit d'un mémorial personnel vécu au jour le jour. Presque toute sa vie Queneau a consigné ses réactions quotidiennes. La sincérité et le primesaut font la valeur de ces pages, très étonnantes pour les lecteurs des poèmes et des romans, où Queneau — homme très secret — ne se livrait pas.

Au moment où le monde va basculer dans la guerre, Raymond Queneau est un auteur indépendant en vive réaction contre le surréalisme de sa jeunesse, dont il a fait une description amusée mais sévère dans *Odile*. Il fréquente la revue *Transition* dirigée par Eugène Jolas, et il envisage de devenir professeur de l'École bilingue où l'on enseignait en français et en anglais, fondée à Neuilly par le poète et sa femme Maria Jolas. Son idéal littéraire est en 1939 celui d'un classicisme « langagier » à la manière de Joyce. Poète, il se sent proche de Max Jacob, il collabore à la revue d'un ami et collaborateur des Jolas, Georges Pelorson, *Volontés*.

C'est pendant la « drôle de guerre » que Raymond Queneau publie, dans *La Nouvelle Revue Française*, *Un rude hiver* qui assoit son autorité auprès des gens de goût.

Nous avons ajouté à ce journal un texte, *Philosophes et voyous*, qui se rapporte à la même époque et qui avait été publié dans *Les Temps Modernes*.

nrf



9 782070 706624



86-V A 70662 ISBN 2-07-070662-1

85 FF tc